L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 29 JANVIER 1888.

L'ARMÉE RUSSE.

(Extrait de la *Liberté*.)

L'armée russe est certainement la moins connue des trois armées que la crise politique actuelle peut mettre en présence ; c'est pourquoi il nous paraît utile de lui consacrer une étude spéciale.

La guerre, n'est pas un problème d'arithmétique ; à côté du nombre, il y a, un autre facteur aussi important, et peut être plus : l'esprit, le moral d'une armée. C'est ce côté de la question que nous envisagerons tout d'abord.

L'épopée napoléonnienne montre de quelle merveilleuse force de résistance étaient doués les soldats de Souvarow et de Koutousoff. Leur ténacité est devenue légendaire. On a dit depuis qu'il ne suffit pas de tuer un Russe pour l'abattre, mais qu'il faut encore se donner la peine de le jeter par terre. Une expérience toute récente, la guerre de Turquie, atteste que les descendants de ces intrépides soldats n'ont pas dégénéré.

L'auteur d'un ouvrage sur l'état présent de l'Europe, que nous aurons plusieurs fois l'occasion de citer, sir Charles Dilke, nous apporte à ce sujet un témoignage irrécusable. "Cette nation (la Russie), au point de vue numérique supérieure à toute autre, hormis la Chine qui n'est pas organisée pour la guerre moderne, est aussi plus forte au point de vue religieux et patriotique qu'aucune des puissances européennes, et je ne crois pas que cette assertion puisse être contestée par quiconque connait bien la Russie.... L'esprit de sacrifice, poussé jusqu'à l'immolation volontaire, est un sentiment absolument russe.... Il n'est pour ainsi dire pas un des sujets du tzar qui hésitât à mourir sur l'heure, si le sacrifice de sa vie pouvait être utile à la cause nationale."

Sir Charles Dilke, qui est impartial en sa qualité d'Anglais, et bien informé en sa qualité d'ancien ministre, signale encore comme une chose curieuse que, malgré ce qu'on a dit de sa situation financière, la Russie est, après la Grande-Bretagne, la puissance d'Europe la mieux en état de soutenir une lutte prolongée. Cette même opinion était exprimée, il y a peu de jours, par un autre diplomate, le comte Greppi, ancien ambassadeur d'Italie à Saint-Pétersbourg, dans une entrevue rapportée par le correspondant berlinois de l'*Indépendance belge*. "C'est qu'en effet, conclut sir Charles Dilke, si considérable qu'elle soit, son armée active ne constitue qu'une forte proportion des forces laborieuses du pays qu'en Allemagne, en France, en Italie et en Autriche, sans compter que le peuple russe est endurci aux fatigues et animé d'un merveilleux esprit patriotique."

D'aucuns estiment que cette médaille a un revers et que la Russie a, chez elle des causes sérieuses de faiblesse : la Pologne, les provinces baltiques, les musulmans du Caucase, les menées nihilistes. L'ignorance et l'imagination ont beaucoup exagéré ces périls. Pour quiconque a parcouru les provinces de la Vistule et scruté la pensée des populations polonaises soumises à la Russie, aucun mouvement sérieux n'est à craindre de ce côté. L'insurrection de 1863 semble avoir été le dernier effort de la Pologne russe, pour reconquérir son indépendance et sa nationalité. Il est à remarquer, au surplus, qu'en cas de guerre, les Polonais feraient plutôt des vœux pour la Russie que pour l'Allemagne ; l'aversion qu'ils ont pour celle-là n'est rien auprès de la haine qu'ils ont vouée à celle-ci. Cela tient, on l'a dit maintes fois, au régime appliqué par la Prusse dans le duché de Posen, régime moins dur en apparence mais infiniment plus pernicieux dans ses effets que le régime russe. Les Polonais peuvent se défendre contre la "russification," tandis que leurs efforts sont vains contre la "germanisation." Dans un avenir relativement prochain, les Polonais de la Prusse auront perdu leur langue nationale et adopté l'idiome allemand ; après quelques générations, on ne distinguera plus les conquis d'avec les conquérants. Les Polonais russes ne gagneraient donc rien à changer de maître.

Quant aux provinces baltiques, il n'y a d'allemand que la noblesse et le commerce. La masse de population, en particulier le paysan, est slave d'origine et russe de langue et de religion. Restent les montagnards mahométans du Caucase. Comme ils ne se sont pas révoltés pendant la dernière guerre avec la Turquie, malgré la durée du conflit et les encouragements qui leur venaient de divers côtés, notamment sous forme de subsides anglais, comme ils sont restés insensibles aux prédications des émissaires qui leur avaient dépêché les ulémas de Constantinople, et que Schamyl est mort sans laisser d'héritiers, il ne paraît pas qu'une insurrection dans le Caucase soit la moins du monde à redouter. En résumé, une révolte des sujets slaves de l'Autriche-Hongrie, serait beaucoup plus vraisemblable, malgré les efforts faits par cette puissance pour se concilier les Tchèques et les Ruthènes, qu'un soulèvement des Polonais et des autres éléments non russifiés contre le tzar.

Reste le nihilisme. Nous n'avons pas le loisir de discuter à fond la question de savoir si une guerre étrangère, loin de favoriser la propagande révolutionnaire en Russie, ne la paralyserait pas plutôt en créant une diversion favorable aux idées de concentration nationale. Une lutte contre l'Allemagne et l'Autriche, surtout contre la première, serait éminemment populaire en Russie, dans toutes les classes de la *société*. Le seul étranger qui existe pour le paysan russe est l'Allemand. Pour lui, le mot *allemand* est synonyme d'*étranger*, et sa haine pour les "hommes muets", comme il appelle ses voisins de l'Ouest, est vivace et profonde. Mais, sans tenir compte de ce facteur, n'est-il pas évident que le socialisme, en Allemagne et en Autriche, n'est pas moins redoutable que le nihilisme en Russie ? A tout prendre, et péril pour péril, nous préférerions peut-être le dernier.

Que la Russie soit la puissance du continent qui possède la plus grande force morale de résistance, nous croyons l'avoir démontré ; nous examinerons dans un prochain article sa force matérielle offensive et défensive.

A la mobilisation, le nombre des bataillons d'infanterie s'élève à 825 (la compagnie de Chasseurs de Crimée se transformant en bataillon), et l'effectif de ces unités atteint un total de 16,374 officiers, 1,561 fonctionnaires classés, 795,961 combattants et 33,951 non combattants.

Les troupes de campagne, en Russie, ne comprennent, par suite, qu'un tiers de réservistes contre environ la moitié en Allemagne et presque trois cinquièmes en France. La proportion des soldats des classes en activité est donc beaucoup plus considérable en Russie. Si nous signalons ce détail, c'est qu'il n'est point insignifiant. Il est, en effet, généralement reconnu que les éléments de l'armée permanente, plus jeunes et en plein entraînement, sont mieux préparés à recevoir et à donner le premier choc, qui décide presque toujours du sort de la guerre. Clausewitz, dont les remarquables ouvrages militaires sont l'évangile de l'état-major prussien, compare l'armée de première ligne au fer, et réservés au bois d'une lance ; et il ajoute que si le fer, bien trempé et résistant, pénètre dans le corps de l'ennemi, le bois suivra sans difficulté. Un autre avantage, également appréciable, c'est que ce mode d'organisation abrège et simplifie la mobilisation, en raison du nombre relativement restreint des réservistes à incorporer.

C'est naturellement dans les troupes de réserve que se produisent les modifications les plus considérables entre l'organisation du pied de paix et celle du pied de guerre. Nous avons vu, dans un précédent article, que les troupes de réserve forment 110 bataillons. A la mobilisation, chacune des 5 compagnies de ces bataillons forme un bataillon. Ainsi donc les 110 unités du pied de paix donnent naissance à 550 unités du même genre à l'effectif de guerre.

Les troupes de dépôt, dont les cadres sont constitués dès le temps de paix, forment 199 bataillons ; les troupes locales, 50 ; les troupes cosaques et irrégulières, 13.

Au total, le nombre des bataillons de l'armée active et de la réserve de l'armée active russe est de 1,637, comprenant 30,342 officiers, 2,922 fonctionnaires classés, 1,601,834 combattants, 61,540 non combattants, en tout 1,696,638 hommes.

En rapprochant ces effectifs de ceux du pied de paix, on constate que l'infanterie russe a besoin, pour se mobiliser, d'un minimum de 11,016 officiers, 882 fonctionnaires classés, 1,125,464 combattants et 38,492 non-combattants.

Pour avoir la totalité des forces d'infanterie susceptibles d'être mises sur pied, en cas de guerre, il faut ajouter aux chiffres qui précèdent le nombre d'hommes fournis par les détachements permanents, provisoires et d'escorte, et par l'opoltchénié ou milice territoriale, correspondante au landsturm allemand.

L'opoltchénié se recrute parmi tout le reste de la population mâle, de 20 à 40 ans, capable de porter les armes ; elle renferme 2,160,000 miliciens. Cet immense réservoir d'hommes permettrait à la Russie d'alimenter, d'une façon pour ainsi dire indéfinie, les troupes actives et de réserve et d'y combler les vides produits par la guerre. La loi constitutive du 30 octobre 1876 ne prévoit, en fait d'organisation, que 3 formations successives de 150 druojines chacune. Le druojine de milice, d'après les tableaux d'effectifs récemment publiés, compte 13 officiers, 1 fonctionnaire classé, de 659 à 1,011 combattants et 10 non combattants. Admettons, pour les calculs, une moyenne de 835 combattants.

Sur cette base, les 450 druojines fourniraient un effectif total de 5,850 officiers, 450 fonctionnaires classés, 375,750 combattants et 4,500 non combattants ; soit, en chiffres ronds, 380,000 hommes.

D'après des renseignements puisés aux meilleures sources et que nous avons, par conséquent, tout lieu de croire exacts, l'état-major russe ne compterait pas *avoir* à puiser dans l'opoltchénié plus de 600,000 hommes. Peut-être faut-il dire *pouvoir*. Ce chiffre de 600,000 miliciens doit représenter, présumons-nous, l'effectif maximum que la Russie est en état, présentement, d'armer, d'équiper et d'encadrer. Même aussi réduite, la totalité des forces russes demeure formidable. L'infanterie seule arrive à un effectif d'ensemble comptant, en bloc 2,390,000 *hommes*.

La cavalerie russe comprend 56 régiments réguliers, dont 10 de la garde (savoir : 4 régiments de cuirassiers, 2 de dragons, 2 de lanciers et 2 de hussards), et 46 régiments de dragons de l'armée. Tous ces régiments sont à 6 escadrons, soit au total 336 escadrons, auxquels il faut ajouter 2 escadrons de Tatares de la Crimée, qui, à la mobilisation, forment un régiment. Ces 338 escadrons présentent un total de 1753 officiers, 44,290 hommes, dont 4910 non combattants. Cet effectif ne varie pas à la mobilisation. Chacun des 56 régiments réguliers peut s'augmenter facultativement de 16 volontaires ; en fait, ils sont, dès le temps de paix, sur pied de guerre.

Aux unités énumérées ci-dessus, il faut joindre les troupes cosaques, qui possèdent une organisation spéciale. Cet élément constitue à la fois la force et le nombre de la cavalerie russe, c'est-à-dire la supériorité de cette cavalerie sur celle des autres puissances : il comporte 45 régiments sur pied de paix et 122 régiments sur pied de guerre, les quels joints aux 56 régiments réguliers et au régiment de Crimée, forment 178 régiments de cavalerie. Nous n'avons tenu compte que des unités organisées et étiquetées, et non des calculs les contingents irréguliers qui viendraient, en cas de guerre, grossir considérablement les éléments réguliers et cosaques. En somme la Russie pourrait mettre en ligne plus de 200,000 *cavaliers*, alors que l'Allemagne dispose seulement de 80,000 sabres et l'Autriche de 60,000 tout au plus. Ce qui est certain, c'est que la cavalerie russe est de cette seule plus nombreuse que les cavaleries allemande et autrichienne combinées.

L'artillerie est, proportionnellement non moins forte : elle comprend 51 brigades à pied et 30 batteries à cheval.

Les brigades à pied se subdivisent comme suit : 3 de la garde, 4 de grenadiers, 41 de l'armée, 1 de la Sibérie orientale, 1 du Turkestan, 1 de la Sibérie occidentale. Chaque brigade comporte 5 batteries, sauf celle de la Sibérie orientale qui en a seulement 3, du Turkestan qui en a 7, et de la Sibérie occidentale qui en a 3. Chaque batterie possède 8 canons sur pied de paix et 8 sur pied de guerre. Cela fait, au total, 1,235 *canons en temps de paix* et 2,116 *en temps de guerre*.

Les 30 batteries à cheval se répartissent en 5 batteries de la garde, 23 de l'armée, 1 batterie de montagne du Turkestan et 1 batterie de montagne de la Sibérie occidentale. Chaque batterie a 6 canons, sauf celle du Turkestan qui en a 8 et celle de la Sibérie occidentale qui en a 2 en temps de paix et 8 à la mobilisation. Au total, 178 *canons en temps de paix et 184 à la mobilisation*.

Plus 96 batteries de réserve avec 768 canons, et 48 batteries de dépôt avec 192 canons.

La récapitulation donne, sur le pied de paix, 1,414 *canons*, et sur le pied de guerre, 3,560 *bouches à feu*, non compris l'artillerie de forteresse.

Mentionnons, pour terminer, 18 bataillons de sapeurs, 9 de pontonniers, 4 de chemins de fer et plusieurs compagnies de sapeurs et de pontonniers spéciales au Turkestan, au Caucase et à la Sibérie ; et enfin, 6 parcs du génie de campagne, 2 de siège et 16 de télégraphes avec un train de guerre de 1,094 voitures.

Les forces permanentes de la Russie se répartissent en 19 corps dont 1 de la garde, 1 de grenadiers, 15 corps de l'armée de ligne et 2 corps du Caucase. Ces 19 corps renferment : 43 divisions d'infanterie, 43 brigades d'artillerie à pied, 17 divisions (en temps de guerre 18) de cavalerie avec 30 batteries à cheval.

On a vu, par l'étude que nous avons consacrée à ses forces militaires, que la Russie est une des puissances les plus formidables de l'Europe ; redoutable au point de vue offensif, elle serait, grâce à la résistance indéfinie dont elle est capable, invincible dans une guerre défensive, eût-elle même à lutter contre les forces combinées de l'Allemagne et de l'Autriche.

Le conte des rois mages.

Les trois rois mages, Balthazar, Melchior et Gaspard, portant l'encens et la myrrhe, étaient partis à la recherche de l'enfant Jésus, mais comme ils ne connaissaient pas bien le chemin de Bethléem, ils n'étaient égarés en route et, après avoir traversé une forêt profonde, ils arrivèrent à la nuit tombante dans un village du pays de Langres. Ils étaient las, ils avaient les bras coupés à force de porter les vases contenant les parfums destinés au fils de Marie et, de plus, ils mouraient de faim et de soif. Ils frappèrent doux à la porte de la première maison du village, pour y demander l'hospitalité.

Cette maison ou plutôt cette hutte, située presque à la lisière du bois, appartenait à un bûcheron nommé Denis Fleuriot qui y vivait fort chichement avec sa femme et ses quatre marmots.

Elle était bâtie en torchis avec une toiture de terre et de mousse à travers laquelle l'eau filtrait les jours de grande pluie.

Les trois rois, vannés de fatigue, heurtèrent à la porte, et quand le bûcheron l'eut ouverte, prièrent qu'on voulut bien leur donner à souper et à coucher.

—Hélas ! braves gens, répondit Fleuriot, je n'ai qu'un lit pour moi et un grabat pour mes enfants, et quant à souper, nous ne pouvons vous offrir que des pommes de terre cuites à l'eau et du pain de seigle. Néanmoins, entrez, et si vous n'êtes pas trop difficiles, ou tâchera de vous arranger.

Ils entrèrent donc. On leur servit des pommes de terre qu'ils dévorèrent de grand appétit et le bûcheron et sa femme leur cédèrent leur lit, où ils se couchèrent tous trois et où ils dormirent à poings fermés, sauf Gaspard qui aimait ses aises et qui se trouvait fort à l'étroit entre le gros Balthazar et le géant Melchior.

Le lendemain matin, avant de se remettre en route, Balthazar, qui était le plus généreux des trois, dit à Fleuriot :

—Je veux vous donner quelque chose pour vous remercier de votre hospitalité.

—Nous vous l'avons offerte de bon cœur, mais nous ne nous attendons à rien, braves gens ! répondit le bûcheron en tendant la main tout de même.

—Je n'ai pas d'argent, reprit Balthazar, mais je veux vous laisser un souvenir qui vaudra mieux.

Il fouilla dans sa poche et en tira une petite flûte d'Orient qu'il présenta à Fleuriot, et tandis que celui-ci, un peu déçu, faisait la grimace, il continua :

Si vous formez un souhait en jouant un air sur cette flûte, il sera immédiatement exaucé. Prenez, n'en abusez pas et ne refusez jamais l'aumône ni l'hospitalité aux pauvres gens.

Quand les trois rois eurent disparu au tournant du chemin, Denis Fleuriot dit à sa femme, en soupesant dédaigneusement la petite flûte dans sa main :

—Ils auraient pu nous faire un cadeau moins bête que ce flageolet ; néanmoins je vais tout de même essayer de flûter pour voir s'ils ne se sont pas moqués de nous.

Alors il s'écria :

—Je voudrais avoir pour notre déjeuner du pain blanc, du lait, du côté de venaison et une bonne bouteille de vin !

Puis il jona sur la petite flûte un air du pays, et tout d'un coup, à son grand ébahissement, il vit sur la table, couverte d'une fine nappe blanche, le pain, le vin et le pâté demandés.

Les qu'il fut certain du pouvoir de sa flûte, il ne s'en tint pas là, comme bien vous pensez, et il demanda tout ce qu'il passa par la tête. Il flûtait du matin au soir. Il eut des habits neufs pour sa femme et ses enfants, de l'argent de poche, une table abondamment servie, et, comme il lui suffisait de souhaiter une chose pour l'avoir aussitôt, il devint en peu de temps un des richards du canton. Alors, à la place de sa hutte à demi effondrée, il fit construire un superbe château qu'il remplit de meubles précieux et de tapisseries, et le jour où la construction et l'ameublement furent achevés, il donna une grande fête pour inaugurer sa nouvelle demeure.

Autour d'une table richement servie, étincelante d'argenterie et de lumière, il avait rémi tous les gros bonnets de l'endroit. Lui-même se tenait au haut bout avec sa femme parée comme une châsse, tandis que des musiciens installés dans une galerie supérieure régalaient les convives de leurs plus joyeux airs. Afin que le festin ne fût pas troublé, il avait ordonné à ses gens de ne laisser sous aucun prétexte les fâcheux et les mendiants entrer dans la cour, et même il avait préposé à la porte deux grands diables de valets, armés de bâtons, qui avaient pour consigne d'écarter tous les loqueteux et porteurs de besaces des environs.

Aussi, sûrs de n'être point dérangés, les invités s'en donnaient à cœur-joie, jouant des mâchoires humant le bon vin et s'ébaudissant à ventre débouclonné.

Or, ce soir-là, les trois rois mages, ayant déposé leurs présents au pied de l'enfant Jésus, revenaient de Bethléem. En traversant la forêt, ils reconnurent le village où ils avaient couché, virent le château tout illuminé, et Gaspard dit en gesticulant à Balthazar :

—Je serais curieux de savoir si notre homme n'a pas mesuré de la petite flûte et si, depuis qu'il est riche, il a tenu sa promesse d'être doux envers le pauvre monde.

—Voyons, répondit tranquillement Balthazar.

Ils s'acconstrèrent en mendiants changèrent leurs belles robes contre des haillons et se présentèrent à la porte du château en demandant l'hospitalité pour la nuit ; mais on les reçut fort mal, et comme ils insistaient, menant grand bruit, Fleuriot mit la tête à la fenêtre et, apercevant des mendiants, commença du qu'on lâchât les chiens à leurs trousses, de sorte qu'ils détalèrent au plus vite, non sans avoir les jambes fort endommagées.

—Je m'en étais douté ! maugréa le sceptique Gaspard, qui avait été mordu au mollet.

—C'est bon, répliqua le géant Melchior, il ne l'emportera pas en paradis !.... Il saura ce que pèse la rancune des trois rois mages !....

Cependant les convives continuaient à banqueter joyeusement. On était arrivé au dessert, et Fleuriot, un couteau à la main, était en train de découper une colossale brioche, quand on entendit dans la cour les grelots d'une chaise de poste traînée par quatre chevaux fringants, caparaçonnés d'or. Fleuriot mit de nouveau le nez à la fenêtre et, voyant qu'il lui arrivait encore de nobles invités, ordonna qu'on leur fît monter en toute hâte. Lui-même vint avec un flambeau les recevoir à la porte de la salle. Alors on vit entrer les trois rois mages en pompe, en grande tenue, ceints de leurs épées, coronnés de pourpre et de pierreries. Fleuriot, qui avait reconnu ses anciens hôtes, fit bonne contenance et avec force salutations les pria de prendre place à table.

—Merci ! dit Balthazar sèchement, nous ne mangeons pas chez un homme qui reçoit si mal les pauvres gens.

—Je vous fais compliment de la façon dont vous tenez vos promesses ! cria Melchior de sa grosse voix.

—Ah ! tu lâches tes chiens sur les mendiants ! ajouta Gaspard en se tâtant la jambe ; attends, je vais te jouer un air que tu ne connais pas encore !....

Et, tirant de sa poche une petite flûte pareille à celle qu'on avait donnée à Fleuriot, il la fit résonner terriblement. En un clin d'œil, la table, les convives, le château s'évanouirent, et le bûcheron se retrouva, seul et nu, sur la lisière du bois, devant sa hutte en ruine, avec sa femme et ses enfants en haillons.

—Heureusement il me reste ma flûte ! songea-t-il.

Mais il eut beau fouiller ses poches percées ; le talisman avait disparu avec les trois rois mages.

Et c'est depuis ce temps qu'on a coutume, lorsqu'on coupe le gâteau des rois, de mettre soigneusement de côté la part des pauvres.

ANDRÉ THEURIET.

(Dans la *République Française*.)

Pensées et maximes.

Dans les plus solennelles actions des empires, comme dans les plus tendres effusions de l'amour, l'homme s'exprime tout entier par ces mêmes mots : Vous avez ma foi, je vous donne ma foi. On ne la vend jamais, on la donne, parce qu'elle est d'un prix si grand, que quiconque la vend est incapable de la tenir.

LACORDAIRE.

Le monde n'est pas si mauvais qu'on le représente. Ceux qui le fréquentent et qui parfois s'avisent de l'accuser d'égoïsme sont eux-mêmes des égoïstes. On ne lui donne en réalité pas plus qu'il ne donne, et on n'a pas le droit de lui demander d'avantage.

XAVIER MARMIER.

Certaines personnes sont méchantes uniquement par le besoin de parler. Leur conversation, causerie dans le salon, bavardage dans l'antichambre, est comme ces cheminées qui usent beaucoup de bois : il leur faut beaucoup de combustible ; et le combustible, c'est le prochain.

VICTOR HUGO.

Une belle pensée perd tout son prix si elle est mal exprimée ; elle vous ennuie, si elle est répétée.

VOLTAIRE.

L'autorité est traversée dans le mariage. Les caractères s'étaut adoucis, l'homme n'est plus assez ferme pour supporter le chagrin de la femme ; il cède par pitié. Le travail s'étant accru, l'homme est trop las pour résister à la volonté obstinée de la femme : il cède par fatigue.

TAINE.

La politesse est un mélange de discrétion, de civilité, de complaisance et de circonspection, accompagné d'un air agréable sur tout ce qu'on fait et ce qu'on dit.

SAINT EVREMONT.

De toutes les qualités de l'âme, la plus éminente est la sagesse, la plus utile est la prudence.

BARTHÉLEMY.

Voulez-vous connaître un homme ? revêtez-le d'une grande puissance.

PITTACUS.

Le cœur de l'homme est inépuisable en ressources pour se déguiser un sinistre avenir.

BALLANCHE.

Quand je vois la beauté du visage servir de masque à la corruption du cœur, je me sais révoltée comme d'une double imposture, et je suis saisie de terreur comme à l'aspect d'un bouleversement dans l'ordre éternel de l'univers.

GEORGE SAND.

Courage toujours ! sans cette condition point de vertu. Courage pour vaincre votre paresse et poursuivre toutes les études honorables ; courage pour défendre la patrie et protéger votre semblable en toute rencontre ; courage pour résister aux mauvais exemples et aux injustes dérisions ; courage pour souffrir maladie, peines, angoisses de toute espèce, sans lâche lamentation ; courage pour aspirer à une perfection à laquelle on doit pas cesser d'aspirer néanmoins, si l'on ne veut perdre toute noblesse.

SILVIO PELLICO.

L'opinion fait les braves, la nature fait les intrépides.

BONAPARTE.

Qui ne craint point la mort est au dessus de tout.

FÉNÉLON.

Les gens se plus aimables dans le monde, sont ceux qui choquent le moins l'amour-propre des autres.

LA BRUYÈRE.

Les mœurs, plus que les lois, sont et caractérisent une nation.

DUCLOS.

Une mémoire active et fidèle double la vie.

MIRABEAU.

L'estomac est la route du cœur.

TAINE.

Certaines plantes ne peuvent croître que dans un bon terrain, comme il y a des pensées qui ne peuvent germer que dans un bon cœur.

DE LÉVIS.

La plus solide philosophie n'est que la science de l'ignorance des hommes ; elle est bien plus propre à détromper ceux qui se flattent de leur science, qu'à instruire ceux qui désirent d'apprendre quelque chose de certain.

NICOLE.

Le génie, en politique, consiste, non à créer, mais à conserver ; non à changer, mais à fixer ; il consiste enfin à suppléer aux vérités par des maximes ; car ce n'est pas la meilleure loi, mais la plus fixe, qui est la bonne.

RIVAROL.

Les préjugés sont le supplément de la raison.

FONTENELLE.

Dieu connaît les pensées des sages du monde et sait combien elles sont vaines.

DE TORCY.

Presque toutes les opinions humaines sont des passions.

DUSSAULT.

Apprends à bien vivre, tu sauras bien mourir.

CONFUCIUS.

Il n'est pas un mortel qui n'ait son malheur, et son défaut.

SIMONIDE.

Des bons sont justes, non quand elles sont observées par tous, mais quand elles sont faites pour tous.

SÉNÈQUE.

La religion, même fausse, est le meilleur garant avoir de la probité des hommes.

MONTESQUIEU.

LA VIGUEUR DES CHEVEUX

D'AYER

(Ayer's Hair Vigor.)

rend le brillant et la fraîcheur de la jeunesse aux cheveux gris ou ternis, en même temps qu'il donne une richesse et un éclat extraordinaires, ainsi qu'un lustre. En vieillissant, les cheveux deviennent secs et cassants, et ils ne sont pas toujours gracieux. La cause de cette détérioration est le manque de vigueur dans les racines du cheveu. Ajoutez à une chevelure faible et languissante une substance qui donne de la force et de la vigueur, et vous obtenez une chevelure forte et saine. Cette substance est l'Huile de Foie de Morue. Mêlée à une huile parfumée, elle ne change pas la couleur du cheveu, elle ne tache pas, elle ne salit pas, elle ne graisse pas, elle ne brûle pas, elle ne coûte pas cher. Elle est simple, sûre, et agréable. Elle est recommandée par tous ceux qui en ont fait usage. Elle est vendue partout.

M. C. P. BRUNER écrit de *Kirby, O.*, 2 Juillet, 1887 : "Il y a quelque temps mes cheveux commencaient à tomber, et dans un court espace de temps je devins presque aveugle. Je essayai la VIGUEUR D'AYER, et avant que le premier flacon fût fini, la chute des cheveux s'arrêta, et je me trouvai entièrement guéri. Maintenant mon chef est couvert d'une chevelure abondante et vigoureuse."

J. W. BOWEN, Propriétaire du *Methodist Christian Advocate*, dit : "La VIGUEUR D'AYER est une excellente préparation pour les cheveux. Je en parle par expérience. Elle développe une nouvelle croissance de cheveux doux et soyeux. La VIGUEUR est aussi un remède sûr pour la teigne."

M. AGUR FAIRBANK, le chef de la "Famille Fairbank," Vocalistes Ecossais, écrit de *Boston, Mass.*, 6 Février, 1886 : "Depuis que mes cheveux ont commencé à grisonner je me sers de la VIGUEUR DES CHEVEUX D'AYER, j'ai aussi pu conserver une apparence de jeunesse. Ils ont été très heureux pour moi, et je les recommande pour tous ceux qui sont obligés de paraître en public."

MRS. O. A. PRESCOTT, écrivant de *Florence, No. 28, Charlestown, Mass.*, 11 Avril 1887 : "Il y a deux ans mes cheveux commencèrent à se tomber et à blanchir. Je me servis de la VIGUEUR DES CHEVEUX D'AYER, j'ai aussi pu conserver une apparence de jeunesse. Ils ont été très heureux pour moi, et je les recommande pour tous ceux qui sont obligés de paraître en public."

Mme. O. A. PRESCOTT, écrivant de *Florence, No. 28, Charlestown, Mass.*, 11 Avril 1887 : "Il y a deux ans mes cheveux commencèrent à se tomber et à blanchir. Je me servis de la VIGUEUR DES CHEVEUX D'AYER, j'ai aussi pu conserver une apparence de jeunesse. Ils ont été très heureux pour moi, et je les recommande pour tous ceux qui sont obligés de paraître en public."

Nous rappelant avec une vive reconnaissance l'allégeance accordée à notre autorité, et les brillantes cérémonies préparées pour notre règne joyeux, nous nous mîmes en route une fois à nos bien aimés sujets de la Nouvelle-Orléans la reine des villes du vieux notre capitale de prédilection, et, afin que tous se préparent à nous recevoir, nous ordonnons que le

MARDI-GRAS,

LE 14ème JOUR DE FÉVRIER,

soient comme le grand jour de notre fête à nous, REX Roi du Carnaval, soit chez nous avec une pompe inaccoutumée, et que tous ceux qui doivent allégeance à notre maison fassent tout en leur pouvoir pour que ce soit du jour de joie pour nos bien aimés sujets et ceux qui visite ont notre capitale royale. A cette fin nous ordonnons et décrétons que :

I. Toutes les lignes de transports dans notre domaine royal publieront et promulgueront immédiatement un tarif réduit pour le transport à la Nouvelle-Orléans, au profit des sujets loyaux qui peuvent désirer visiter la capitale royale ce jour-là.

II. Afin d'attester leur loyauté et d'honorer convenablement notre très auguste personne à l'occasion de notre entrée triomphale dans la capitale, tous les sujets fidèles qui y résident devront se former en corps organisés et se rapporter promptement au département de la guerre pour être assignés à leur rêve.

III. En considération de la prompte et implicite obéissance à cet Edit Royal, chaque sujet loyal et par la présente classe de tout service et allégeance envers tout autre souverain que le nôtre, et tous les édifices publics et leurs d'affaires dans la capitale royale devront être fermés.

IV. La réputation de ces fêtes s'étant étendue dans beaucoup de pays, inspirant à leurs peuples le désir de voir les magnifiques spectacles organisés en notre honneur et de participer aux joies de notre règne, nous adressons à tous ceux qui demeurent au delà de nos frontières, protégées par notre rival étendard de rouge, de vert et d'or, une cordiale invitation à venir notre capitale de choix le Mardi-Gras. Nous leur promettons un bon accueil et cette généreuse hospitalité pour laquelle nos affectueux sujets de la Ville du Croissant sont renommés dans le monde entier.

V. Nous sommes heureux d'apprendre que la santé et la paix ont été le partage de notre peuple bien aimé dans tout l'Etat, que les récoltes sont satisfaisantes, que l'avancement et la prospérité se continuent dans toutes les branches de l'industrie et de notre commerce. Nous formons le vœu que chaque année nouvelle voie s'accroître les richesses et la puissance de ceux que nous aimons tant, leur permettant par là de fêter avec plus d'éclat et avec plus de gaîté notre visite annuelle à la Ville du Croissant.

VI. Sa Majesté souhaite une bonne et heureuse année, à tous les résidents de sa ville bien aimée et exprime le désir que la Paix et l'Harmonie y règnent, et que la santé et la prospérité sait avec eux.

Sa Majesté a ainsi ordonné qu'il soit tempo pendant son séjour dans la Ville du Carnaval afin que tous ceux qui nous viendront de l'étranger puissent se livrer aux joies de l'époque.

Dieu protège le Roi !

Donné sous notre signature et le sceau royal, dans notre joyeux Palais des Arts en notre Ville des Fleurs, le 1er jour de Janvier 1887 et la Cent Quinzième Année de notre règne.

Par le Roi lui-même,

REX.

Contresigné: BATHURST,
Grand Chambellan.

Palais du Carnaval, Nouvelle-Orléans, 31 Décembre 1887.

Toutes les communications officielles devront être adressées à

BATHURST.

Lock Box 3239, Nlle-Orléans, Lne.

1 janv—

Belles Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenterie, Etc.

—CHEZ—

FRANTZ & OPITZ,

COIN DES RUES ROYALE ET BIENVILLE

BIJOUTIERS ET HORLOGERS PRATIQUES.

Les plus jolis MONOGRAMMES gravé aux prix les plus réduits tous genres faits sur commande.

COMPAGNIE D'ASSURANCE

LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE,

LA PLUS GRANDE COMPAGNIE DU MONDE CONTRE L'INCENDIE.

Plus de $40,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.

Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte, aussitôt qu'elles sont justifiées.

Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,239,091.

Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290.

—DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS—

NEWTON BUCKNER, Chairman. RODOLPH WOESTE. A. DELVAILLE.
JNO. W. LABOUISSE.

HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire.

12 nov. '87—1an

Proclamation

—DU—

ROI DU CARNAVAL,

PRO BONO PUBLICO.

EDIT CLXXX.

A tous ceux que le présent Edit concerne Salut !

Maladies des Enfants

SIROP DE RAIFORT IODÉ

De GRIMAULT & Cie, Pharmaciens à Paris

Ce Sirop, dont l'efficacité constante a provoqué l'admission au Codex de 1884, publié par le gouvernement français, jouit d'une faveur spéciale auprès du corps médical du monde entier. Il remplace avec grand succès l'huile de foie de morue, grâce à une heureuse addition d'Iode qui y trouve intimement combinée avec le suc des plantes antiscorbutiques *cresson, raifort, bouleau*, qui contiennent naturellement de petites quantités d'*iode* et de *soufre*. Il convient aux *enfants pâles chétifs, privés d'appétit*, sujets aux *gourmes*, aux *abcès*, à l'*engorgement* des *glandes du cou*, au *gottre* qu'il fait fondre rapidement. Essentiellement dépuratif, il n'a pas la causticité de l'Iodure de potassium et de l'Iodure de fer et s'emploie pour fortifier les *tempéraments faibles*, combattre la *toux*, la *phtisie*, guérir les *affections de la peau* et toutes les maladies dues à un *vice du sang*.

Dépôt à Paris, 8, Rue Vivienne ET DANS LES PRINCIPALES PHARMACIES

SANTAL DE MIDY

Pharm. de 1re Classe, à Paris

Ces Capsules guérissent en 48 heures les écoulements les plus anciens et suppriment l'emploi du Copahu du Cubèbe et des Injections.

Dépôt à Paris, 8, rue Vivienne

Voilà une femme raisonnable !

Pourquoi est-elle raisonnable ?

Parce qu'elle conduit son mari à la maison qui vend à meilleur marché dans le Sud.

W. G. TEBAULT,

MEUBLES,

37, 39 ET 41 RUE ROYALE.

30 déc—1an Dim. Mer Ven

Le fondateur de la *Vie parisienne*, Marcelin, qui a tout tenté, tout essayé, tout épuisé en littérature. On l'a continué, varié, multiplié, mais ce fut lui l'inventeur.

Xavier Aubryet, qui avait le mot pittoresque, disait de Marcelin :

—C'est lui qui a découvert le demi-monde de l'art.

X..... était témoin au mariage d'un de ses amis.

—Il y a longtemps que nous nous connaissons, Monsieur X....., lui dit le maire, en lui tendant la plume ; toujours jeune, vous !

—Dame ! monsieur le maire, on ne peut pas toujours vieillir.

M. X. surprend son valet de chambre en train de lui lire ses lettres.

Comme il lui administre une volée en règle, le domestique tombe à genoux, et jetant à terre une liasse de papiers qu'il tire de sa poche :

—Comptant sur les coffres du bureau.....
Argent entre les mains des directeurs.....
Reliquat entre les mains d'agents.....
Primes non perçues par le bureau principal.....
Intérêt accru.....

Fonds capital.....
Réserve des réassurances.....
Pertes réglées et non réglées.....
Commissions et autres obligations.....

Surplus net.....

Total.....

Le soussigné annonce que désormais il représentera ici la compagnie et sollicite respectueusement une continuation du patronage de ses amis. Pour le moment son bureau sera au local de la compagnie d'assurances Factors & Traders. La compagnie d'assurances German American de New York est une des plus solides du pays et est des le présent responsable tout à leur échéance des polices émises par la compagnie Factors & Traders.

15 jan—1m—1im Mar Jeu. ED. A. PALFREY.

ETAT DE SITUATION DE LA

COMPAGNIE D'ASSURANCES HIBERNIA

Pour l'année expirant le 31 décembre 1887.

Primes reçues.....
Sur risques de feu.....
Sur risques de rivières.....
Sur risques maritimes.....
A ajouter : Réserve pour risques non terminés, le 31 décembre 1886.....

Total des primes.....
A ajouter : Revenu de l'intérêt des loyers, etc.....

Total du revenu pendant l'année.....

Déductions et dépenses.....
Réserve pour risques non terminés le 31 décembre 1887.....
Primes remboursées et cancellations.....
Réassurances.....
Courtage et commissions.....
Payé sur pertes encourues en 1887.....
Payé sur risques de rivières encourus en 1887.....
Payé sur risques maritimes en 1887.....

Total